

B : ballon prisonnier

À dix ans et pour un an seulement je suis devenu louveteau par l'effet du croisement de deux désirs. Celui de mes parents, qui pensaient que les louveteaux me socialiseraient et me feraient du bien car il fallait que je cesse d'être renfermé et d'avoir peur de tout, d'une part. D'autre part, mon propre désir de porter l'uniforme, cet uniforme que j'admirais depuis plusieurs années sur mes camarades de classe et que je connaissais parfaitement, écusson aux armes de la région sur l'épaule droite, écusson avec tête de loup d'une couleur correspondant à la sizaine, blancs, noirs, gris, bruns, sur l'autre épaule, écusson des Éclaireurs unionistes de France avec croix dorée aux branches terminées par un cœur cousu à l'endroit de l'organe susdit, bande jaune double (sizenier) ou simple (sous-sizenier) sur un bras, je ne sais plus lequel, petits triangles de tissu sur l'autre, avec motifs appropriés,

correspondant aux différents brevets passés par le titulaire (joueur, conteur, sportif, cuisinier, musicien, et ainsi de suite), le tout sur le pull-over bleu marine *et* la chemisette bleu ciel à pattes d'épaules boutonnées. Et puis, le béret basque, naturellement, porté d'avant en arrière, bord large sur le front, à cet emplacement écusson rouge à tête de loup bleu foncé encadré par deux étoiles métalliques dont j'ai oublié la signification, et enfin le foulard, aux couleurs de la meute, noué à la main, un second nœud reliant les pointes dès que la Promesse du louveteau avait été prononcée. Quand je pensais à cet uniforme et le visualisais se levait à l'arrière-plan une image plus floue, vagues forêts, campagnes esquissées, où flottaient comme en apesanteur des garçons vêtus de culottes courtes et ressemblant aux illustrations de Joubert pour la collection « Signes de piste », figés dans les attitudes de la marche ou de la construction de ponts en bois sur des torrents, ou bien assis dans la nuit à chanter *Ce n'est qu'un au-revoir mes frères*, autour d'un feu, les têtes des uns sur les épaules des autres.

Cependant, les louveteaux m'ont beaucoup déçu. En un an je n'ai vu réaliser, sans même parler de ponts, aucun feu de camp, il est vrai que je n'ai participé à aucun camp mais ça n'était pas la peine, les feux et les ponts de ces camps n'auraient de toute façon rien eu à voir avec ceux auxquels je pensais, je l'ai compris tout de suite en découvrant les garçons de ma meute, des garçons très ordinaires, de modèle courant, tout à fait pareils à ceux avec lesquels j'allais en classe,

cheveux ras, oreilles décollées, parole grossière, sans aucun des sentiments solennels auxquels étaient en proie les garçons de Joubert, ou en tout cas n'exprimant aucun de ces sentiments, ce qui en l'espèce revenait au même. Les réunions du jeudi après-midi consistaient pour l'essentiel à jouer au ballon prisonnier en hurlant à pleins poumons dans la cour d'une école voisine du local. Et pour ce qui était de l'uniforme, les cheftaines n'avaient jamais le matériel voulu, il manquait des bandes, des triangles, une étoile oui mais pas deux, ou alors on avait bien ce qu'il fallait mais en un seul exemplaire par personne, donc c'était bon pour le pull mais pas pour la chemisette, il fallait toujours attendre que de quelque part on renvoie des insignes, des bandes, la communication fonctionnait mal, l'uniforme était toujours incomplet, dans ces conditions qu'est-ce qu'un uniforme.

Les louveteaux manquaient d'uniformes et offraient trop de conformité au modèle usuel de garçons. Mes parents me contraignaient à me rendre à leurs réunions au moins une fois de temps à autre, maintenant qu'on m'avait inscrit et qu'on s'était procuré la base, culotte en velours, pull, béret, chemisette à pattes, je n'allais pas me défilier. J'y allais, accablé. Le ballon prisonnier suscitait un enthousiasme délirant chez les autres garçons, qui le réclamaient et le plébiscitaient de réunion en réunion, je n'ai jamais compris pourquoi, car, en ce qui me concernait, ce jeu m'a toujours plongé dans un abattement particulièrement profond. Formellement, vu de l'extérieur, j'y jouais, évidemment, mais en fait ma participation

consistait à me laisser faire prisonnier le plus tôt possible, puis à rester prisonnier tout le reste de l'après-midi. Le local et l'école voisine étaient situés dans un quartier gris, populaire, qui sentait le charbon, à l'époque on se chauffait encore beaucoup au charbon. Le jeu du ballon prisonnier est resté lié pour moi à l'odeur du charbon, pour moi c'est un jeu qui sent le charbon.

Mes parents m'ont contraint aussi à participer à une sortie. J'y étais allé si accablé qu'en fin de compte j'en suis revenu assez satisfait. Il n'y avait eu ni pont ni feu, ne rêvons pas, mais quand même quelques jeux de piste, dans des bois qui embaumaient la résine, c'était déjà quelque chose.

Peu de temps après cette sortie, un des garçons qui y avaient participé est allé jusqu'à m'inviter à son anniversaire. J'ai accepté, la veille du jour prévu je me suis senti accablé à l'idée d'y aller, mais mes parents m'ont obligé à y aller quand même. Le garçon habitait un quartier lointain, il fallait prendre deux bus différents pour s'y rendre, ma mère m'accompagnait à l'aller en m'incitant à bien observer le paysage pour pouvoir revenir seul en fin d'après-midi. Elle attirait mon attention sur les détails du trajet tout en me mettant en garde contre le danger des mauvaises rencontres, car je devais cesser d'être renfermé et d'avoir peur de tout, mais quand même pas trop. Il faut savoir raison garder. C'était le mois de juin, il faisait un temps radieux, chaud, par la vitre des deux bus successifs je regardais se dérouler des

boulevards inconnus et baignés de soleil. Je tenais sur mes genoux le livre de la collection « Rouge et or » que j'allais offrir au garçon, dans un paquet noué par ma mère d'une ficelle dorée.

À cet anniversaire, tout a bien commencé. Évidemment, il y avait d'autres garçons invités, tous moins joubertiens les uns que les autres, mais on a remis nos cadeaux, goûté, et je me suis dit que, si tout continuait sur ce mode, ce serait moins dur que prévu.

Cependant, le goûter fini, les ennuis ont commencé. Comme d'un commun accord et sans même se consulter, tous sont descendus avec un ballon dans le vaste espace orné de pelouses et de massifs qu'entouraient l'immeuble de ce garçon et trois autres immeubles. Au centre se trouvait une petite esplanade, à laquelle on accédait en descendant quelques marches, le renforcement séparant à droite et à gauche ces marches du muret périphérique pouvait tenir lieu de buts. Quand je l'ai compris, j'ai su que l'après-midi était décidément fichue et qu'il n'y avait plus qu'à attendre en feignant de jouer au foot qu'elle soit passée. J'ai feint d'y jouer. Aussitôt il est devenu évident qu'on avait eu tort de m'inviter, et on m'a placé dans un renforcement, c'est-à-dire un but, où, tant que l'équipe adverse ne s'approchait pas trop, je ne pouvais pas faire trop de mal à ma propre équipe.

Mon équipe était efficace. Je restais la plupart du temps seul dans mon coin de la petite esplanade, quasi oublié. J'oscillais d'un pied sur l'autre, regardais ma montre, discrètement, par politesse au cas où le garçon qui m'avait invité aurait tourné la tête à ce moment-là dans ma direction. Mais ce n'était que rarement le cas, il poussait loin de là des hurlements contradictoires en compagnie des autres invités, tandis que le ballon zigzaguait et parfois dessinait en sortant du terrain une courbe dans l'air bleu. Je promenais les yeux sur les alentours, me disant que, si j'avais gravi les marches et m'étais en allé, personne ne l'aurait remarqué sur le moment. Gravissant ces marches, m'éloignant, puis soudain décidant que j'étais déjà allé trop loin pour revenir en arrière. Je me suis retrouvé en train de courir, dans une espèce de griserie, sous le porche qui marquait la limite entre l'espace orné de pelouses et la rue, ralentissant un instant à l'idée que ma mère m'avait bien recommandé de dire avant de partir au revoir à celle du garçon, puis accélérant. Et, avec le sentiment qu'au point où j'en étais dans les comportements illicites je pouvais continuer sur ma lancée, me jetant dans la rue que baignait l'atmosphère épaisse et dorée de l'après-midi mûrissante.

À l'arrêt du bus mon exaltation est retombée. J'ai senti, avec une sorte de soulagement lugubre, que l'expiation allait commencer. Je me suis mis à me répéter que j'étais seul à savoir où je me trouvais à ce moment-là, lâché dans le vide, offert, flottant, voué à retomber n'importe où dans les mains de n'importe qui, c'est-à-dire de gens

dont il aurait fallu se méfier, sans qu'on sût très bien ce qu'il y avait à craindre d'eux, mais justement.

Puis le bus est arrivé, il était à moitié vide, je suis monté dedans et, quand il est reparti, la sensation de sa course est venue changer à nouveau mon état d'esprit. Les rares passagers à part moi n'avaient pas l'air de s'étonner de me voir assis parmi eux alors que la fin de l'après-midi n'était pas encore là. Je n'intéressais personne, la course du bus, venant se superposer à l'idée de ma propre sortie du terrain, semblait l'amplifier et la porter sur un autre plan, où elle se chargeait d'une inexplicable euphorie.

Personne sur le moment ne m'intéressait, parents, garçons conformes ou non à ce que leur uniforme promettait. Le bus m'emportait vers l'arrêt où je devais changer mais j'avais oublié lequel c'était, tout se passait donc comme si ce bus avait roulé à droite et à gauche complètement au hasard. Et je me laissais aller contre le dossier, livré pour l'instant au plaisir et au pur vertige de ma propre fuite, dans l'après-midi grande ouverte, qui sentait le tilleul.